

Maximilien Laroche, *Le Miracle et la métamorphose*, Montréal,  
Éd. du jour, 1972.

Ghislain Gouraige

Volume 5, Number 2, août 1972

La poésie moderne : forme et signification

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500250ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500250ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gouraige, G. (1972). Review of [Maximilien Laroche, *Le Miracle et la métamorphose*, Montréal, Éd. du jour, 1972.] *Études littéraires*, 5(2), 344–349.  
<https://doi.org/10.7202/500250ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1972

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Il semble que l'écrivain lui-même se soit trompé sur la véritable signification de son œuvre qui se présente comme une satire sociale et dont le thème central serait la dénonciation de l'imposture. Que l'on songe au Khlestakov du *Revizor*, au Tchitchikov des *Ames mortes*, au Poprichtchine des *Mémoires d'un fou*. Mais lorsque Gogol se fut rendu compte de la valeur corrosive de son œuvre, il fut pris de vertige en face de sa propre création. C'est alors que se situe, selon Georges Nivat, le problème de la « récupération morale » de l'œuvre à laquelle l'écrivain a consacré et pour laquelle il a épuisé ses forces avec l'infortune que l'on sait, jusqu'à la catastrophe finale.

Au risque d'être injuste, nous arrêterons là ce rapide survol d'un livre qui est parfois irritant du fait de sa composition et parce qu'il marie le meilleur avec le pire. Nous regrettons plus particulièrement que la question des « prolongements » de la littérature russe du XIX<sup>e</sup> siècle n'ait fait l'objet que d'une communication de médiocre valeur, car il s'agit en fait d'une simple énumération de noms d'écrivains soviétiques tels que nous les livre l'actualité et que l'on n'ait pas abordé sérieusement les rapports qui unissent le XX<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle et situé plus précisément la place d'un Gorki, d'un Cholokhov et d'un Soljénitsyne dans la perspective du « grand siècle » de la littérature russe, dont ils sont, qu'on le veuille ou non, les héritiers.

Lionel MENEY

Université Laval



**Maximilien LAROCHE, le Miracle et la métamorphose**, Montréal, éd. du jour, 1972.

Il faut avoir fermé le livre de M. Maximilien Laroche pour éprouver à un tel degré la sensation d'une soif à demi étanchée. Il y aurait cent pages de plus qu'on les aurait dévorées encore. Par curiosité sans doute, mais surtout pour faire durer les agréments d'une virtuosité surprenante, la séduction d'une analyse savoureuse jusque dans ses rigueurs. Le miracle promis dans le titre s'accomplit sous nos yeux, et c'est celui non forcément des littératures étudiées, mais d'un livre de critique qui assouplit les aspérités des démonstrations méthodiques, sollicite l'imagination, à la fois passionne et illumine.

Cependant l'ingéniosité n'est pas tout. La faiblesse des études littéraires comparées est souvent de trancher dans l'inconciliable, de supprimer des disparités, d'établir des similitudes de niveau à partir de certaines ressemblances de détails. C'est un danger évident dans toute comparaison, mais surtout en littérature où la tentation de simplifier inspire de réduire les complexités fondamentales à une addition de difficultés parcellaires, propres à être traitées en unités isolées.

Un essai de comparaison entre le Canada français et Haïti se justifie s'il se fonde, comme l'a montré M. Laroche, sur un effort des deux pays pour maîtriser la langue française, sur les conditions à peu près identiques de leur lutte politique, sur la jeunesse de leurs populations. Mais il faut également se contenter de peu, et renoncer à réfléchir sur l'essentiel. Tout

d'abord lorsqu'on dit le Canada, on évoque une unité raciale et culturelle, malgré l'anglais qui est généralement considéré au Canada français comme langue de chantier. L'ambiguïté canadienne s'observe dans la double identité qui s'impose à des émigrés français fidèles à un ensemble de traditions, de mœurs, et mal adaptés aux conditions du milieu américain. Le joul même, par son caractère latin, confirme encore l'unité culturelle canadienne, et trahit peut-être une soif instinctive de concilier dans la langue des exigences politiques impérieuses. Il faudrait opérer un choix entre des options linguistiques, mais les hésitations qui ne font que commencer au Canada sont le symptôme des longues oscillations qui attendent certaines nations d'Amérique Latine notamment, condamnées quelque temps encore à prendre acte d'une ambivalence voulue par les conditions de leur peuplement, et entretenue par des âmes partagées entre la nostalgie de la terre d'origine et les réalités du milieu d'accueil.

Si le peuple d'Haïti peut entrer dans cette catégorie, il n'existe pas moins dans son cas d'autres données plus importantes et décisives qui font la différence. L'installation du Français en Amérique est le résultat d'un choix conscient, postulant l'adoption de l'exil, soit par esprit d'aventure, soit dans un espoir de réhabilitation, comme c'était le cas pour les déchets des prisons et des trottoirs que les autorités judiciaires françaises déversaient périodiquement sur les colonies. L'esclavage à Saint-Domingue au contraire excluait pour le noir d'Afrique les notions de choix et de consentement.

Les relations de Livingston et de Baker enlèvent toute illusion sur la manière dont était entreprise la chasse à l'esclave. Et sans reprendre les récits attendrissants concernant la vente à l'encan du bétail humain, le transport sur les négriers, et la dissémination sans discernement des nouveaux venus sur les plantations, il faut au moins les évoquer pour avoir à l'esprit le fonctionnement du système social et économique au sein duquel s'intégrait le Noir, et les contraintes qui lui étaient réservées.

À Saint-Domingue, la couleur seule de la peau était un facteur de similitude. Ceux qui arrivaient dans la colonie étaient des Bambaras, des Sénégalais, des Mandingues, des Quiambas, des Congos, des Aradas, des Ibos, des Fouédas, des Dahomets, que sais-je encore ? Une mosaïque de peuples, de cultures, de traditions que le système colonial a entrepris de fondre d'une manière arbitraire. L'apparente soudure a été assurée par les rigueurs du système, le rythme du travail, les châtements corporels, — mesures identiques pour tous en somme, mais qui par leur sévérité même entretenaient dans les âmes la nostalgie et le refus. Les contraintes, la certitude d'un travail sans profit, l'expérience d'un système sans tendresse, expliquent le repli des consciences, et la fidélité à une Afrique de rêve que les réalités de Saint-Domingue, et peut-être même d'Haïti après deux siècles environ d'indépendance n'ont pas réussi à effacer. À cette confusion ethnique sont venus s'ajouter les mulâtres, nés des promiscuités de la vie coloniale, ni complètement africains, ni exclusivement français, créatures à la fois mal

aimées, mal adaptées aux rouages rigides d'une entreprise d'exploitation raciale, et excipant des conditions particulières de leur naissance pour faire valoir leurs droits sur la terre. Aimé Césaire (*Une Tempête*) les peint sous les traits d'Ariel, ange de la conciliation et inconsistant, mais à les entendre Caliban peut retourner en Afrique, Prospéro en Europe, alors qu'eux seuls, se persuadent-ils, peuvent se réclamer d'un pays où ils ont pris racine et auquel, faute d'alternative, ils ne peuvent que s'identifier. Aux droits de la sueur ou de la force que s'attribuaient Noirs et Blancs, les mulâtres ont opposé celui de la naissance.

Il faudrait alors pour consommer l'union entre ces éléments disparates que le ciment de la langue fût une donnée décisive. Or le créole entraînait pour sa part dans la catégorie des techniques détestées que l'Africain devait maîtriser à Saint-Domingue pour survivre. C'était une rigueur de plus imposée au nouveau venu qui était obligé de l'assimiler autant que le français petit-nègre parlé par le colon et également étranger. Ce créole douloureusement acquis n'avait aux yeux de l'esclave ni la saveur de sa langue maternelle qu'il devait s'empresser d'oublier, ni le prestige de la langue du maître à laquelle il n'avait pas accès. À une enquête menée près de deux cents ans après l'indépendance par le Dr Jean-Baptiste Romain, les paysans haïtiens ont répondu qu'ils préféraient parler français. Est-ce parce que le souvenir des contraintes coloniales demeure encore vif dans l'esprit de ceux qui les ont subies, ou bien parce que le prestige du français exerce

en Haïti l'attrait du fruit défendu et d'autant plus convoité ? Mais au lieu de conclure, il faudrait recevoir cette réponse comme une preuve de plus de la complexité haïtienne, évidente au niveau de la race, de la langue, de la culture, et que les intéressés rêvent de trancher en offrant périodiquement des solutions qui les déchirent et les dépouillent.

À ce peuple ambigu des complexes innombrables, et une littérature qui les illustre. Complexe d'aliénation d'abord, assure M. Laroche qui les dénombre avec bonheur. Une mentalité œdipienne également sensible dans les rapports de ce peuple avec ses dieux et avec ses présidents qu'il nomme papas ; appétit de protection et de culte d'autant plus avide chez des créatures solitaires et maltraitées. C'est à peu près la même observation que MM. Rotberg et Clague ont faite dans leur livre intitulé « Haiti, the Politics of Squalor ». Mais eux, de même que M. Laroche n'ont pas assez dit qu'il y a aussi en Haïti une violence de dévouement qui amène cette nation à renverser, à tuer ces mêmes personnages politiques qu'elle appelait papas, et à piétiner après coup des valeurs admirées. Après tout le Manuel de Jacques Roumain proteste contre les pratiques vaudou qu'il traite de « macaqueries » ; Stéphen Alexis proclame également sa haine des gris-gris et des tambours ; et il faudrait pour se convaincre de ces refus, revoir ce que Dalencour pense de Dessalines, Price-Mars de Boyer, Fernand Hibbert des héros de l'indépendance. — Complexe de dépaysement ensuite, étudié par M. Laroche qui déplace

singulièrement le problème de l'ambiguïté culturelle mentionnée plus haut. L'occupation américaine d'Haïti en 1915 avait scindé l'opinion, mais ce n'était qu'une occasion. On s'interrogeait déjà dix ans plus tôt sur le choix d'une discipline. Et les interrogations n'ont peut-être pas encore cessé. À ces êtres transplantés il est toujours resté le goût des départs, le malaise d'appartenir à une civilisation importée, et d'être en partie étrangers sur un sol qu'ils n'ont pas élu. En présence de l'épreuve, resurgit toutes les fois dans leurs âmes la tentation d'arrêter le temps, de recommencer l'expérience en épousant une mentalité nouvelle et en se débarrassant des coutumes d'emprunt. La France ou Haïti ? se demandait-on, et les termes de l'alternative suffisent à montrer qu'il y avait à trancher dans l'indécision. C'est en 1905 qu'un inconnu qui signait d'Ussol affirmait que « nous ne saurions avoir une littérature nationale [...] que] notre langue est française, françaises sont nos mœurs, nos coutumes, nos idées et qu'on le veuille ou non française est notre âme [...] » Il n'est pas nécessaire d'approuver pour comprendre pourquoi, selon les époques, s'observent dans la littérature haïtienne, la séduction pour les « fleurs vénéneuses » selon le mot de Charles-Louis Philippe, l'attrait romantique pour les âmes meurtries, un besoin d'explorer le subconscient ; pourquoi les personnages de Laleau (*le Choc*), d'Alexis (*le Nègre Masqué*), de Mme Valcin (*Cruelle Destinée*), de Fernand Hibbert (*Séna*), de Lhérisson (*la Famille des Petite Caille*) sont partis pour la France ou en sont revenus ; pourquoi un écrivain de la jeune génération

m'avouait dans une lettre qu'il souhaitait être publié en France.

Ce phénomène semblable peut-être à la situation canadienne révèle cependant en Haïti une mentalité plus profonde qu'une option culturelle. La France représente le port de départ, l'exutoire de rêve sur laquelle mordent les remous nostalgiques de ces fils d'immigrants. L'Afrique également. Carl Brouard proclamait le retour à l'Afrique. « Nous remîmes en honneur, écrivait-il, l'assôtor et l'asson. Nos regards nostalgiques se tournèrent vers l'Afrique maternelle... » L'Afrique, bien entendu, mais quelle Afrique ? Fallait-il s'apercevoir, comme il est devenu lumineux plus tard, qu'au temps de l'indigénisme, on ne savait rien de l'Afrique, et que tout notre appareil de sensibilités et d'illusions ne pouvait se fixer que sur une Afrique imaginaire et irréaliste ? Des romanciers et conteurs africains tels Birago Diop, C. Laye, Oyono, Socé, Dadié, C.H. Khane, ont ouvert depuis la décolonisation des horizons immenses sur une Afrique multiforme, séduisante dans la variété de ses coutumes et de ses traditions, l'Afrique telle que l'ont connue sans doute les esclaves, et telle peut-être qu'ils n'avaient pas cessé, selon leurs régions d'origine, de la vénérer. De tout cela, il est resté à l'usage des romanciers indigénistes haïtiens, un résidu de culte dahoméen d'ailleurs altéré par le christianisme et l'animisme indien, des images de départ et de torture que tous les poètes ont tour à tour exploitées. Pendant le temps qu'à duré l'indigénisme, l'Afrique n'a pas inspiré en Haïti un seul ouvrage sérieux, une seule étude approfondie, ni même reçu

la visite d'un seul individu haïtien. Mais elle a servi admirablement, comme la France, d'instrument de protestation, de réservoir d'émotions et de rêves.

Plus constante et peut-être plus tragique est cette crise d'identité que devait enregistrer un peuple comme celui d'Haïti, incertain à la fois sur ses origines, sur sa langue, sur son rôle. Qu'il se replie sur lui-même ou qu'il s'ouvre au monde extérieur, qu'il se passionne pour le créole ou le français, il accomplit la même quête de soi, et trahit le même tourment. Ce qui est exotisme dans toute autre littérature est en Haïti manifestation peut-être inconsciente d'une soif de vérité. À ce compte Demesvar Delorme, Charles Williams, Seguy Villevalaix, Etzer Vilaire, Seymour Pradel, et tous ceux qui à leur exemple, semblent renier dans leur art l'expression haïtienne locale ne sont que partiellement condamnables. Peut-être nous offrent-ils l'occasion de méditer sur nos complexités et d'apprendre à vivre avec elles. Eux aussi ont adopté des solutions définitives, et ce ne sont pas leurs adversaires qui peuvent se vanter de ne pas les avoir imités.

Aujourd'hui la faveur est à ceux qui, témoins de cette crise, se sont engagés dans la double voie de la patrie et de la race. Roussan Camille, Morisseau-Leroy, Regnor Bernard, Jean Briere ont fondu des nécessités disparates dans le concept racial qui a forcément ses limites. Lorsqu'ils disent noir, ils évoquent une histoire qui a commencé avec le transport des esclaves sur les négriers, et que couronne l'indépendance d'Haïti et de

l'Afrique. Aux critiques qui douteraient de l'universalité de cette notion, ils opposent l'évidence de l'ostracisme, la communion dans la souffrance et la résignation, et l'immense solitude du Noir au sein d'un monde qui le nie. Vision d'artiste sans doute, mais tentative chez eux de situer le Noir dans sa condition, ambition de définir leur race par rapport aux vérités qu'elle se connaît, et aux refus qu'elle découvre dans le regard d'autrui.

Leur ferveur est une violence, à l'égal des poètes patriotiques que M. Laroche ne semble pas beaucoup aimer. Il lui faudrait avoir lu Massillon Coicou, Jean Briere qui est décidément le plus grand poète haïtien vivant, les meilleurs vers de Lochar, de Guilbaud, d'Anthony Phelps. Il verrait qu'ils ne « chosifient » pas tous la patrie ; encore qu'il n'y ait aucun mal à le faire. À défaut des meilleurs poètes patriotiques, il cite Alcibiade Fleury Battier. Mais mieux averti des réalités littéraires haïtiennes, M. Laroche se serait méfié d'Alcibiade Battier, d'Alcibiade Lubin et de certains Alcibiades d'Europe qui composent les livres d'histoire et de littérature en Haïti. C'est à ces derniers que les jeunes Haïtiens doivent de répéter que le climat d'Haïti est sain « quoique chaud » ; que tel affreux coupeur de têtes espagnol mérite des éloges pour avoir bien administré « la colonie » ; qu'il y avait une génération de *la Ronde*, et qu'elle était universaliste. Si M. Laroche y était allé voir lui-même, il aurait découvert avec surprise que la revue *la Ronde* s'était placée sous le signe du nationalisme avec un article de Dantès Bellegarde qui en définissait l'objectif ; qu'au temps

de *la Ronde*, Frédéric Marcelin avait déjà cinquante ans, les autres collaborateurs importants près ou plus de trente, et qu'un seul d'entre eux, Etzer Vilaire, a professé l'éclectisme en art. Après tout, une génération littéraire (si ce procédé de classement a un sens quelconque en littérature) est d'ordinaire influencée non par des revues mais par des circonstances historiques, politiques, sociales, économiques, et se sert des revues pour affirmer et au besoin défendre son idéal esthétique. Aussi est-il concevable, en mettant les choses au mieux, qu'une revue soit celle d'une génération, mais cette proposition renversée est tout bonnement choquante pour la raison. — Sont-ce les mêmes, au surplus, qui font dire à M. Laroche qu'Aïza Cédieu le personnage de *l'Héritage Sacré* de Cinéas s'est fait houngan pour mériter les faveurs d'une blanche, ou qu'un nouveau tournant littéraire n'a pris naissance en Haïti qu'en 1930?

Un peu plus de méfiance en somme de la part de M. Laroche à l'égard de ses sources, une conscience plus nette de la complexité des problèmes abordés, et son ouvrage serait ou parfait ou totalement différent. Il est manifeste qu'il a préparé son livre à l'étranger, et qu'il ne possédait sur Haïti que des informations forcément limitées, auxquelles il a dû suppléer par l'intelligence et l'ingéniosité. Son mérite est là. Et ceux qui, comme moi, se seront laissés gagner au charme de son immense talent ne voudront retenir que ce qu'il faut pour l'admirer. Cependant il se trouvera toujours des esprits intransigeants que les nombreuses lacunes de son œuvre ne disposeront pas à l'indulgence, et il sera avec le temps de plus

en plus difficile de ne pas leur donner raison.

Ghislain GOURAIGE

□ □ □

**Pierre LARTHOMAS, le Langage dramatique**, Paris, A Colin, 1972, 478 p.

C'est une stylistique du genre dramatique que nous propose Pierre Larthomas : cette étude s'inscrit dans une recherche plus générale sur la redéfinition du genre littéraire<sup>1</sup>, catégorie abandonnée en même temps que l'ancienne rhétorique et qui redevient l'objet de préoccupations actuelles<sup>2</sup>. Selon P.L. l'échec de la rhétorique, dans le domaine du théâtre, vient de ce qu'elle s'était attachée vainement à opposer tragédie et comédie au lieu de chercher les points communs qui définissent le genre dramatique. Or, et c'est là un des aspects les plus pertinents de l'ouvrage, il ressort de l'analyse de P.L. qu'aucun des éléments qui caractérisent le style dramatique n'est propre exclusivement à l'un ou l'autre de ces pseudo-genres ; tel procédé qu'on s'attendrait à voir uniquement dans la comédie (par exemple la rupture de l'unité de ton, p. 305,

<sup>1</sup> Cf. aussi : P. Larthomas « La notion de genre littéraire en stylistique. » *Le Français moderne*, juillet 1964, pp. 185-93.

<sup>2</sup> Par exemple, dans *Introduction à la littérature fantastique*, Le Seuil, 1970, de T. Todorov, le premier chapitre, intitulé *Les genres littéraires*, pose le problème de la réintroduction dans la critique moderne de la notion de genre, dont il est dit : « Les genres sont précisément ces relais par lesquels l'œuvre se met en rapport avec l'univers de la littérature. » (p. 12)